“Pendant ce temps, nous avions recommencé à tirer, et les bleus faisaient un feu qui redoublait de minute en minute. La fumée de la poudre formait des nuages qui, par moments, nous aveuglaient...”

VIII

LA LETTRE.

Pierre le Gury s'était arrêté comme pour reprendre haleine. L'intérêt que son récit provoquait était tel que personne ne rompit tout d'abord le silence causé par l'interruption du narrateur. Ou eût dit que le cours des pensées de chacun se trouvait suspendu avec le cours du récit.

Yvanec, les yeux enflammés, écoutaient avidement, tandis que son fils et l'abbé Bernier semblaient en proie aux plus sombres et aux plus douloureuses pensées.

—Après ? après ? demandèrent plusieurs voix.

—La charrette, chargée de paille et de fagots, s'avancait donc toujours, reprit Pierre le Gury, et de nouveau l'église est entourée d'ennemis.

“Nous tirons ; ceux qui poussaient la charrette tombent, mais d'autres prennent leur place en laissant encore des cadavres sur le chemin ; la charrette entre enfin dans l'église et s'arrête au pied de l'ouverture barricadée du clocher... Miélette écarte les poutres qui la garnissent.

“Un soldat s'avance avec une torche ; Miélette fait feu, le soldat tombe ; un autre vient, il tombe encore... Puis c'est un troisième... un quatrième... Mais il y en a toujours, et plus il en tombe, plus il en vient !

“Enfin les bleus poussent des cris de joie, c'est le feu qui brille, qui monte, c'est la fumée qui vient nous prendre comme des renards dans le terrier ! et les balles pleuvent sur nous... Cependant nous continuons à tirer.

—Jusqu'au dernier ! jusqu'au dernier !” que crie Miélette.

“Le feu, qui gagnait, faisait craquer le plancher sous nos pieds. Comme on ne respirait plus dans cette fournaise, nous nous réfugions sur les entablements, sur les corniches.

“Les uns tombent suffoqués, les autres aveuglés ou frappés par les balles. Ceux qui restent tirent toujours... nous ne sommes plus que quatre... Enfin le feu monte, monte... et je ne vois plus rien... Je tire un dernier coup au hasard, j'entends un craquement et je tombe.

“C'était le matin, cela, poursuivit Pierre le Gury... Quand je rouvris les yeux, le soleil se couchait... et le silence s'était fait partout.

“Je ne me rappelais rien... Je me lève, je regarde, j'étais au milieu d'un amas de ruines ; le clocher s'était effondré et j'avais roulé dans l'église où les bleus m'avaient bien sûr laissé pour mort. Près de moi était le corps de Miélette tout couvert de sang... Je cherchai... tous étaient morts... j'étais le seul demeuré vivant...”

“Le village était désert, les habitants n'avaient pas osé y rentrer. J'avais soif, je voulais un pichet de cidre... j'entre dans une maison dont la porte était ouverte : je trouve dans la salle un homme assis devant une table : il avait le crâne fendu, les bleus l'avaient tué. En approchant de la table, faut croire que je le pousse, car il tombe... Ça me remue le cœur ; je relève le cadavre que je porte sur le lit... Puis je vais boire de l'eau à la fontaine. J'allais quitter la salle en faisant le signe de la croix, quand je vois un portefeuille en cuir par terre. Je le ramasse, je l'ouvre ; il y avait des papiers, mais je ne sais pas lire... Les bleus pouvaient revenir, je quittai Tréhu et je me coule sous les genêts.

“Les bleus étaient maîtres du pays : j'ai été traqué de tous côtés, mais j'ai appris que Cadoudal avait été prévenu à temps, qu'il avait pu sauver les femmes et les blessés, et si Miélette est mort, au moins il a fait ce qu'il voulait faire. Quant à moi, me voilà, mais partout où je trouverai un bleu, je me rappellerai le clocher de Tréhu !”

Tous les chouans entouraient le narrateur et le pressaient de questions tout en le félicitant. L'abbé Bernier avait les mains jointes et la tête penchée sur sa poitrine. Yvanec s'approcha de lui :

—Eh ! bien, monsieur le recteur, lui dit le vieillard, croyez-vous que ceux-là veulent aussi aujourd'hui entendre parler de clémence ?

—Que de sang ! que de sang ! murmura l'abbé Bernier. Oh ! Seigneur, que votre main puissante arrête enfin ce torrent de malheurs, et s'il faut un holocauste à votre colère, Seigneur, mon Dieu ! prenez-moi !

—Des holocaustes ! dit Yvanec. Et que sont donc nos femmes, nos sœurs, nos enfants massacrés par les bleus ? Il faut du sang pour laver le sang, monsieur le recteur. Qu'Yvanec puisse frapper le dernier des bleus sur le sol de la Bretagne, et ensuite il mourra tranquille.

L'abbé ne répondit pas : il marcha vers son cheval, et prit la bride des mains du paysan qui gardait l'animal. Il se mit en selle. L'attention générale était tellement concentrée sur Pierre le Gury, que personne ne parut remarquer les préparatifs de départ du recteur.

Catherine seule le vit monter à cheval. Se levant vivement, elle courut vers lui et fuyant dans son justin elle en tira un petit paquet qu'elle lui tendit.

—Mon père ! dit-elle d'une voix suppliante, faites encore l'aumône pour moi et dites toujours des messes pour lui !

Et avant que le prêtre ait eu le temps de lui répondre, Catherine se jeta de côté et disparut dans les ténèbres. L'abbé la chercha un moment du regard.

—Malheureuse famille, murmura-t-il. Oh ils ont assez souffert, mon Dieu, prenez pitié d'eux !

En ce moment des vociférations s'élevèrent du groupe de paysans qui entouraient Pierre :

—Mort aux bleus ! hurlaient-ils avec rage.

L'abbé leva encore les yeux vers le ciel :

—Mon Dieu ! soutenez-moi, dit-il. Je serai l'apôtre de la paix, moi qui ai été l'apôtre de la guerre !... Je verrai le général Bonaparte, j'irai à Paris !

Et le prêtre, touchant son cheval, s'éloigna rapidement, tandis que les clameurs des paysans continuaient au loin.

—Oh ! disait Séverin, il me faut tuer cinq bleus encore... J'en tuerai dix !

—Pars pour le Camaret, il est l'heure ! lui dit son père : la marée commencera bientôt à monter.

Séverin s'élança et s'enfonça dans les genêts suivant la direction de l'ouest, c'est-à-dire marchant vers l'extrémité de la presqu'île.

—Mais, dit une voix, qu'est-ce que c'est que ce portefeuille que tu as trouvé ?

—Je ne sais pas, répondit Pierre.

—Fais-le voir !

—Qui sait lire ?

Pierre fouilla dans la poche de sa veste délabrée et en tira l'un de ces grossiers portefeuilles de campagne tels que les marchands en débitent sur les champs de foire.

—Qui sait lire ? répéta-t-on.

Puis après un court silence :

—Catherine ! cria une voix.

—Eh ! fille ! appela Yvanec.

Catherine s'avança vivement, sortant de l'ombre. Pendant ce temps un jeune gars battait le briquet et allumait la mèche d'une lanterne sourde.

La jeune fille prit le portefeuille au milieu de l'attention générale : elle l'ouvrit et en tira un papier plié en forme de lettre et soigneusement cacheté par trois cachets de cire.

Le paysan qui tenait la lanterne éclaira en plein la missive dont Catherine interrogeait l'adresse :

—Ah ! mon Dieu ! dit-elle.

—Quoi ? demanda Yvanec, tandis que tous faisaient un mouvement.

—Cette lettre est pour vous, mon père !

—Pour moi ! dit le fermier.

Les paysans se regardaient avec un étonnement profond.

—Cette lettre que j'ai trouvée à Tréhu est pour Yvanec ! s'écria Pierre le Gury avec stupéfaction.